

up noon - write letters - Orton
TUES. AM. 5 p.m. - out to Johns
22 return & discuss - new way.
walk over Blagin Bridge -
Sitting D.G.C. T. - sit & discuss
disperse 11:40 - return to 169 Hanover
Street 7 am. WORKED

1925-2025

UN AN AVEC LOVECRAFT
349 | 22 DÉCEMBRE 1925

« Eh bien, Orton est venu et reparti, et comme je l'avais prédit, c'est un type formidable ! Il est arrivé en avance, avant que j'aie fini de dé poussiérer, mais heureusement, j'avais couvert les principaux meubles, alors j'ai caché le chiffon et j'ai immédiatement ouvert la porte. Il n'existe pas de personne plus sympathique, plus enjouée et plus magnétique que lui. De petite taille, brun, mince, beau et élégant, il est rasé de près et vêtu avec une élégance désinvolte : costume gris clair à la coupe impeccable, chemise claire de bon goût, col cassé avec noeud papillon foncé, manteau clair et chapeau clair en feutre avec un ruban multicolore mais discret. Il m'a avoué avoir 30 ans, mais n'en paraissait pas plus de 22 ou 23. Sa voix était douce et agréable, bien qu'un peu enrouée en ce moment à cause d'un problème bronchique qui l'affecte depuis son arrivée à New York ; et son élocution était vive et masculine, avec la cordialité insouciante d'un jeune homme bien élevé et mondain. Lorsque j'ai remarqué qu'il utilisait parfois l'adjectif « damn », j'ai craint un instant qu'il ne soit grossier, mais j'ai vite découvert que ce mot était sa seule forme de juron et qu'il était totalement dépourvu de vulgarité.

Son attitude générale est très alerte et détendue, avec des gestes faciles et des postures gracieuses. Il fume des cigarettes avec élégance, mais avoue qu'il préfère en réalité la pipe. Yankee pur et dur, il est originaire du centre du Vermont, adore son État natal et a l'intention d'y retourner dans un an, et déteste New York autant que moi. Ses ancêtres sont tous aristocratiques : du côté de son père, ils viennent de la vieille Nouvelle-Angleterre, et du côté de sa mère, de la Nouvelle-Angleterre, des Knickerbocker Dutch et des huguenots français. Son oncle, chez qui il séjourne actuellement à Yonkers, est un professeur assez réputé. Orton a fait ses études dans le Vermont, où il est né, à Athol, dans le Massachusetts, où vit actuellement sa famille proche, et dans plusieurs universités différentes, cette diversité étant due à un instinct nomade très fort en lui. Harvard est son université principale, mais j'ai été ravi d'apprendre qu'il a passé un an à Brown (1920-1921), ce qui lui a permis de bien connaître Providence. Lorsqu'il était à Providence, il a essayé l'astuce de McNeil consistant à vivre dans un taudis pour économiser de l'argent pour les imprévus et l'achat de livres, et il avait une chambre dans South Main St ! Les pérégrinations d'Orton ont commencé très tôt

et l'ont conduit à travers les États-Unis, le Mexique, l'Europe et l'Afrique du Nord. Elles ont été intermittentes plutôt que continues et ont ponctué ses années universitaires de manière très agréable. Une partie de ces pérégrinations a consisté en un service militaire en France, qu'il a vraiment apprécié comme une aventure passionnante malgré la misère qui l'accompagnait. Il travaille dans la publicité, mais il déteste et méprise ce métier, et prévoit de le quitter dès qu'il aura réuni les fonds nécessaires pour retourner dans son État natal et réaliser le projet de sa vie : acheter une maison dans la campagne de l'État, où il tentera de réunir autour de lui un cercle sympathique d'écrivains nés dans le Vermont. L'un de ses projets favoris est de convaincre W. Paul Cook, son meilleur ami malgré les différences presque risibles qui les séparent, de venir vivre avec lui et d'occuper le poste de rédacteur en chef de son nouveau magazine. Mais pour l'instant, il profite d'un emploi presque une sinécure au service publicité de l'*American Mercury* de H. L. Mencken, où il sollicite des annonceurs qui lui accorderaient de toute façon leur publicité, qu'il la sollicite ou non ! Il souhaite déménager à Brooklyn, et à son retour de vacances à Athol (il part demain midi), je l'aiderai à trouver une chambre à Columbia Heights. Malgré sa sociabilité affable, je ne pense pas qu'il deviendra une nuisance, car les personnes bien nées et c'est-à-dire les différences de tempérament, de culture et d'habillement. Leur visage et leur physique sont assez similaires : ils sont tous deux du type yankee, bruns et nerveux, et connaissent personnellement Mencken. Ils sont bien élevés, car ils ne font jamais preuve d'une familiarité et d'une sociabilité excessives. C'est quelqu'un d'autentique, une « personne normale » comme Belknap. Il a beaucoup parlé d'Athol. Il considère Cook comme l'un des personnages les plus remarquables et les plus extraordinaires qu'il ait jamais rencontrés, un homme d'une grande intelligence et d'un goût raffiné, malgré la rusticité que deux ou trois générations de pauvreté ont imprimée à son langage, à son habillement et à ses manières. Je savais, bien sûr, que Cook était issu d'une excellente famille, descendant direct de l'honorable Benning Wentworth, gouverneur de la province du New Hampshire sous le règne de Sa Majesté, au bon vieux temps. Orton a également parlé de C. Warner Munn, un jeune auteur étrange que Cook a encouragé et qui a fait une entrée spectaculaire dans *Weird Tales* avec sa toute première tentative de fiction.

Ce jeune Atholite (âgé de 23 ans) a de très bonnes relations, étant cousin du propriétaire du *Scientific American* ; mais il n'est pas très cultivé ni très lisant. Son érudition semble se limiter entièrement aux sujets étranges, et il ne montre aucune disposition à élargir ses goûts littéraires. Par coïncidence, une lettre de Cook est arrivée pendant qu'Orton était ici (je vais y répondre et la joindre à la présente), et ce dernier a été amusé par la référence à lui comme étant « intensément moderne ». En réalité, il est indépendant et éclectique ; il n'a que faire des modernes extrêmes et ne semble moderne aux yeux de Cook que parce que le bon vieux *Vagrant* devient un peu antiquaire et fossilisé, comme grand-père Theobald. Il m'a suffi de quelques instants de conversation pour comprendre qu'Orton est extrêmement bien informé et doté d'une intelligence et d'un goût aiguisés. Malgré nos différences spectaculaires en termes de manières et d'expérience, nous avons en commun notre héritage yankee et notre point de vue et nos opinions sur la condition humaine. Il est, dans le sens le plus agréable du terme, sympathique et même stimulant. Je sais que le groupe l'appréciera immédiatement lorsqu'il assistera à la réunion ce soir. Il espère passer par Providence à un moment donné dans l'année, et lorsqu'il le fera, je lui demanderai certainement de vous rendre visite, ainsi qu'à A E P G. Il a vu très peu de New

York et presque rien de ses antiquités coloniales. Il montre un vif intérêt pour ces sujets, ce qui rendra agréable le rôle de guide. Sa santé n'est pas bonne, car il souffre d'une faiblesse bronchique qui, il y a quelque temps, a développé des tendances tuberculeuses, bien qu'un long séjour en Arizona, au Nouveau-Mexique et au Mexique lui-même semble avoir complètement éliminé ce dernier danger.

Au Mexique, il a exploré avec un vif intérêt de nombreuses ruines aztèques et mayas. En fait, j'imagine qu'il pourrait avoir des échanges très intéressants avec son compagnon de voyage Sechrist. Vers 18 heures, je l'ai emmené dîner chez John's, en faisant un détour par le parapet de Montague Street, où je lui ai montré la ville féérique aux flammes imposantes qu'est Manhattan en début de soirée. Il n'avait jamais vu ce spectacle merveilleux auparavant et a été très impressionné par sa majesté et sa bizarrerie sans pareilles, une magie à laquelle Lord Dunsany était très sensible et qu'il a beaucoup appréciée lors de sa visite aux États-Unis en 1919.

Orton a immédiatement annoncé son intention de prendre une chambre à Columbia Heights avec vue sur la baie, et je vais sans doute pouvoir l'aider dans cette démarche. Nous avons terminé notre repas chez John's, où avons dégusté un excellent dîner composé de boeuf braisé, de pommes de terre, de spaghetti et d'une tarte aux pommes accompagnée de glace, puis sommes retournés au 169, où nous avons discuté et regardé des livres jusqu'à plus de 22 heures. Il devait prendre le train de 23 h 0 pour Yonkers, et nous avons prévu du temps pour traverser le pont de Brooklyn, qu'il n'avait encore jamais emprunté et qui l'a beaucoup enchanté. En effet, il n'avait jamais mis les pieds à Brooklyn, bien qu'il soit à New York depuis début octobre et qu'il s'y soit rendu fréquemment tout au long de sa vie. Arrivés assez tôt du côté de Manhattan et ayant encore beaucoup à discuter, nous ne nous sommes pas séparés tout de suite, mais je l'ai accompagné en métro jusqu'à Grand Central, où nous avons flâné dans la luxueuse salle d'attente située à côté du restaurant (celle où toi et moi avons attendu un soir avant que tu prennes le train pour Mt. Vernon) jusqu'à l'heure du départ de son train. Enfin de compte, nous étions tellement absorbés par notre conversation qu'il a failli rater son train, le dernier de la nuit, et l'aurait certainement raté s'il n'avait pas eu un ou deux minutes de retard au départ. Aujourd'hui, dans l'après-midi, il m'appellera pour organiser une rencontre avant la réunion du groupe ; il viendra probablement vers six heures et dinera avec moi. Il va essayer de quitter le travail tôt et de faire ses valises pour son voyage de jeudi à Athol afin d'arriver ici à temps ce soir. Son plus gros problème est la distance qui le sépare de la ville, ce qui l'empêche de rentrer chez lui après le travail et de revenir à New York pour la soirée. C'est pourquoi il veut déménager. Après avoir accompagné Orton à la gare, je suis revenu au 169 et j'ai écrit depuis. »

[1925, mardi 22 décembre]

Up noon — write letters — Orton arr. 5 p.m. — out to John's — return & discuss — new mag. — walk over Bklyn Bridge — subway to G.C.T. sit & discuss — disperse 11:40 — return to 169 & write retire 7 a.m.

Levé midi. Écrit des lettres. Orton arrive à 17 heures. On va dîner au John's. Puis retour et discussion. Son nouveau magazine. Je le raccompagne à pied, on traverse le Brooklyn Bridge. Métro jusqu'à Grand Central, on s'assoit et discute encore, on se sépare 23 h 40. Retour au 169, écrit jusqu'au matin 7 heures.

L'événement du jour, c'est donc la longue visite de Kenneth Vrest Orton. Comme cette visite au Vermont est pour moi un autre point d'ancrage majeur dans la biographie d'écriture de Lovecraft (et cette soirée en prouve bien que le motif allait bien au-delà d'un seul intérêt touristique), j'en reprends l'intégralité telle que dite dès la nuit même à Lillian Clark. Aussi pour cette phrase sur Manhattan en début de nuit, vu de Brooklyn Heights, comme pour la traversée à pied, de nuit, du pont de Brooklyn. Et pour la tuberculose qui a pris le jeune écrivain de 28 ans, à dix ans maintenant de l'invention des antibiotiques. Une visite que Lovecraft raconte comme avec la même ardeur qu'en début d'années les premières réunions chez lui ou chez Kirk du Kalem Club.

New York Times, le 22 décembre. Après avoir pleuré pendant neuf mois la mort de sa femme, avec qui il était marié depuis vingt-cinq ans, Frank M. Zulauf, domicilié au 875 Flatbush Avenue, Brooklyn, s'est suicidé hier matin, laissant un mot à ses amis disant « cela aurait dû être fait depuis longtemps ». Il s'est donné beaucoup de mal pour s'assurer que rien ne viendrait perturber son plan. Il a soigneusement calfeutré les portes et les fenêtres et ouvert tous les robinets de la cuisinière à gaz. Il a bu une grande quantité de vin, très probablement empoisonné, puis, allongé, la tête posée sur un oreiller, et a tenté de se tirer une balle avec un pistolet automatique. Selon la police, la cartouche s'est enrayée. D'après les notes qu'il a laissées, Zulauf aurait apparemment terminé ses préparatifs pour mettre fin à ses jours et ouvert le gaz peu après minuit. Alors que les vapeurs commençaient à l'envahir, il a griffonné des phrases incohérentes sur le mur avec un crayon à papier. « Le pistolet ne fonctionne pas », pouvait-on lire sur l'une d'elles. En dessous, trois autres phrases moins lisibles : « Je suis toujours debout », « Le gaz m'envahit », « Je m'évanouis ». Deux mots indistincts terminaient ses écrits : « Je dors ». Zulauf était bien connu à Flatbush, où lui et sa femme, Belle, dirigeaient la Brooklynn Typewriting and Duplicating Company au rez-de-chaussée de leur maison. À la mort de Mme Zulauf, son mari, alors âgé de 54 ans, avait perdu tout intérêt pour ses activités et avait fini par vendre son entreprise à George Ris. Il avait toutefois conservé sa résidence. En arrivant à son bureau tard dans la matinée d'hier, M. Ris avait été informé par une locataire qu'elle avait senti une

PENS NOTES AS GAS SLOWLY KILLS HIM

'I Sleep,' Suicide's Last Message on Wall in His Apartment in Brooklyn.

ANXIOUS TO FOLLOW WIFE

Her Death Recently, After 25 Years of Married Life, Left Husband Inconsolable.

Having grieved for nine months over the death of his wife, to whom he had been married for twenty-five years, Frank M. Zulauf of 875 Flatbush Avenue, Brooklyn, committed suicide yesterday morning, leaving word for his friends that "it should have been long ago."

He took pains to see that there should be no slip in his plans. He stuffed doors and windows carefully and turned on all the valves of the kitchen gas range. He sipped a quantity of wine, very likely poisoned, and then, lying with his head on a pillow, attempted to shoot himself with an automatic pistol. The cartridge jammed, the police say.

Judged by the notes he left it was apparent that he had been thinking of suicide for some time. Zulauf finished his preparations to take his life and turned on the gas. As the fumes began to overcome him he scrawled disconnected sentences on the wall with a lead pencil.

"The gun don't work," read one. Below are less legible were three more phrases: "Still standing up," "The gas is getting me," "I'm swooning." Two indistinct words finished his writings: "sleep."

Zulauf was well known in Flatbush, where he and his wife, Belle, had conducted the Brooklyn Typewriting and Duplicating Company on the ground floor of their home. When Mrs. Zulauf died her husband, who was 34 years old, lost interest in his activities. Finally selling his business to George L. He kept his residence there, however.

Coming to his office late yesterday morning, Mrs. was told by a woman tenant that she had smelled gas. They summoned a Patrolman from the Hotel of the Empire Boulevard Police Station and broke down the door of the room in which Zulauf had locked himself. He had been dead several hours.

There were two letters to his pastor, the Rev. Paul F. Jubelt of the Zion Lutheran Church in Flatbush; to an undertaker, Harry T. Pyle of 1,925 Church Avenue; to the Kings County Coroner; to Max Bethge of Litchfield Road, Fort Washington, L. I., whom he called his executor; to Mrs. Jennie Ray, his sister-in-law, and to his friends in general.

"Dear Pastor," the letter to Dr. Jubelt said. "It is easy. The wine, the gas and then the bullet. It is about past 12. Good-bye, old scout. I'm in a hurry. I go into the other room: Will I find her there? God bless you and merry Christmas over there, pastor, good-bye."

A typewritten note addressed to his "dear friends" read in part: "Please don't mind this. Unpleasant as it may seem, it had to be. It should have been long ago. We met her now."

Mrs. Jennie Ray, Mrs. Zulauf's sister-in-law, said last night in her apartment at the Hotel Embassy, that the death of his wife had made him almost frantic with grief. "For twenty-five years they were the happiest married couple imaginable," she said. "Mrs. Zulauf, however, he was absolutely inconsolable. When we saw him last week he seemed to have recovered his spirits. We were mistaken of course." Mrs. Ray said there was no doubt but that his continual grief was the cause of the suicide. No tracing of his intentions had been given to her, however, and she was prostrated at the news.

odeur de gaz. Ils ont appelé le patrouilleur Rudolph Herman du poste de police d'Empire Boulevard et ont enfoncé la porte de la pièce dans laquelle M. Zulauf s'était enfermé. Il était mort depuis plusieurs heures. Le veuf avait laissé des lettres à son pasteur, le révérend Paul F. Jubelt de l'église luthérienne Zion à Flatbush, à un entrepreneur de pompes funèbres, Harry T. Pyle, 2025 Church Avenue, au coroner du comté de Kings, à Max Bethge, Litchfield I Road, Fort Washington, L. I., qu'il désignait comme son exécuteur testamentaire, à Mme Jennie Ray, sa belle-sœur, qu'il désignait comme son exécuteur testamentaire et à ses amis en général. « Cher pasteur, disait la lettre adressée au Dr Jubelt, c'est facile. Le vin, le gaz, puis la balle. Il doit être plus de minuit. Au revoir, mon vieux, je suis pressé. Je vais dans l'autre pièce : vais-je la trouver là-bas ? Que Dieu vous bénisse et joyeux Noël là-bas, pasteur, au revoir. » Une note dactylographiée adressée à ses « chers amis » disait en partie : « Ne vous en faites pas pour cela. Aussi désagréable que cela puisse paraître, il fallait le faire. Cela aurait dû être fait depuis longtemps. Je vais la retrouver maintenant. » Mme Jennie Ray, la belle-sœur de Zulauf, a déclaré hier soir dans son appartement de l'hôtel Embassy que la mort de sa femme l'avait rendu presque fou de chagrin. « Pendant vingt-cinq ans, ils ont formé le couple le plus heureux qui soit, a-t-elle déclaré. Lorsque Mme Zulauf est décédée, il était absolument inconsolable. Lorsque nous l'avons vu la semaine dernière, il semblait avoir retrouvé le moral. Nous nous sommes bien sûr trompés. » Mme Ray a déclaré qu'il ne faisait aucun doute que son chagrin persistant était la cause du suicide. Cependant, il ne lui avait donné aucun indice de ses intentions et elle a été bouleversée par la nouvelle.

To New Yorkers with tired eyes and keen brains!



THE Evening Post has seven columns to the page and a lead between every line. Your eyes will be grateful for these wider columns, this ample spacing.

This may seem a small point to stress, but it does make the Post a more pleasant paper to read.

Just as the Post never strains your eyes, neither does it offend your sense of proportion. No shrieking headlines distort the truth, no wild exaggerations disfigure its accounts.

The Post is a paper easy to read, easy to trust and easy to like.

* * * *

Since Cyrus H. K. Curtis bought the Post much has happened to it. Reporting the world's news completely—concisely—truthfully—the Post is a readable paper, a refreshing paper.

Good writing—crisp, vigorous words, graphic reporting—gives it a tang of its own.

The Post is a complete paper, too. Spiced with locals—unequalled in foreign correspondence—brimming with the latest in politics—sports—finance—the Post presents a clear and vivid history of the day.

And the Post doesn't forget the lighter side of life. Its features—many and varied—sparkle with quick comment—flash with cultivated wit!

If your eyes are tired from crowded print—if you are weary of the same old crimes and scandals—switch to the Post tonight for a fresh adventure.

New York Evening Post

Make a point of reading it every day in the week!